62e ANNÉE — OCTOBRE 1919

LA REVUE SPIRITE

FONDÉE EN 1858
PAR
ALLAN KARDEC

RÉDACTEUR EN CHEF DE 1870 A 1901
P·G·LEYMARIE

TOUT EFFET A UNE CAUSE.
TOUT EFFET INTELLIGENT A UNE CAUSE INTELLIGENTE.
LA PUISSANCE DE LA CAUSE INTELLIGENTE
EST EN RAISON DE LA GRANDEUR DE L'EFFET

HORS LA CHARITÉ — POINT DE SALUT

La Bible de l'humanité (1)

La religion de Jésus est incontestablement la plus belle qu'il nous soit donné de concevoir ; cependant, si elle mérite notre préférence, elle n'est pas la seule qui ait des droits à notre estime. Nous pouvons glaner ailleurs que dans la Bible des préceptes d'une grande élévation.

Le catholicisme, imbu du principe de l'infaillibilité avec la prétention d'émaner surnaturellement de Dieu dont le pape est le représentant sur la terre, considère les autres religions, sans en excepter aucune, comme des œuvres du diable. Il possède la vérité absolue hors de laquelle il n'y a point de salut ; aussi lance-t-il l'excommunication contre les Eglises dissidentes, en déplorant que la perversion des consciences, à notre époque d'incrédulité, lui enlève les moyens d'imposer sa foi.

(1) Voir les numéros de mai, juillet, août, septembre, octobre, novembre, décembre 1918, janvier, février, mars, mai, juillet, septembre 1919.

Le protestantisme, partisan du libre examen, se distingue par plus de largeur ; il suscite une multitude de sectes et donne le spectacle de ses variations. Il n'a pas à s'en défendre ; il doit au contraire s'en féliciter, puisque, par son indépendance, au lieu de s'immobiliser dans un dogme, il évolue en même temps que la Société, de manière à s'adapter à ses institutions. Cependant, il ne manque pas d'autoritaires qui, rigides partisans d'une confession de foi, ne songent certes pas à vous contraindre d'entrer dans leur Eglise, mais vous forceraient d'en sortir, sous le prétexte que, ne croyant pas comme eux, vous avez cessé d'être chrétien.

On pourrait les comparer à certains paysans de jadis qui, n'ayant jamais quitté leur village, se figuraient naïvement que leur petit coin était la partie la plus importante de l'univers ; tout ce qui venait des régions avoisinantes leur était suspect. Maintenant que, grâce aux chemins de fer, les communications sont devenues si faciles, les esprits se sont élargis ; on admet qu'il puisse y avoir diverses façons de se vêtir ou de penser ; bien plus, on se reconnaît humblement inférieur en des matières où les vieux, trop ignorants, ne mettaient pas en doute leur supériorité. Parmi les orthodoxes du catholicisme et du protestantisme, beaucoup ressemblent étonnamment à ces campagnards très simples, parce qu'ils n'ont pas dépassé les bornes de leur domaine spirituel. Toute doctrine qui ne cadre pas avec leur manière de voir les étonne, les scandalise ; ils vous plaignent d'en avoir l'âme infectée et il leur répugnerait d'entretenir avec vous des relations suivies, à moins qu'ils n'y fussent inclinés par des intérêts ou par un caractère naturellement conciliant. Cette étroitesse est une véritable maladie. Lorsque cette gangrène a gagné le cerveau d'un homme, vous avez un dévot moralement fort laid, d'autant plus incapable de guérir qu'il fait gloire de son infirmité.

Que vous placiez au premier rang nos Saintes-Ecritures, rien de plus légitime. Nous citerons à ce propos une parole du grand philosophe Charles Renouvier. « Si je me trouvais, nous disait-il un jour, en présence d'un homme qui n'eût le temps de lire qu'un seul livre, le livre que je lui donnerais, c'est la Bible ». L'illustre fondateur du néocriticisme était l'un des plus redoutables adversaires de l'infaillibilisme, ce qui ne l'empêchait pas d'avoir des sentiments religieux et même de rendre justice à l'orthodoxie. « Mettez, nous disait-il encore, devant un mourant le matérialiste le plus savant de l'Institut et le prêtre le plus ignare, c'est le prêtre qui aura à offrir à cet homme, je ne dis pas le plus de consolations, c'est trop évident, mais le plus de vérités. » Nous n'avons jamais rencontré de penseur plus disposé à accueillir le bien, quelle que fût sa provenance. Vous accordez la préséance, dans l'imposant cortège des

religions, à celle de Jésus ; est-ce une raison de traiter les autres avec mépris, comme si elles étaient dénuées de valeur?

Le protestantisme libéral, ayant abandonné la notion du miracle mis par Dieu au Service d'une Eglise privilégiée, se fait une loi de n'être point exclusif. Pour lui la Bible est une collection de documents écrits à différentes époques, dont quelques-uns pourraient sans dommage ne pas figurer dans un recueil sacré, la plupart, cependant, portant la marque d'une inspiration supérieure, quoique non surnaturelle, d'un spiritualisme si pur qu'on s'honore soi-même en les admirant ; mais on peut, sans leur faire la moindre injure, puiser l'édification à d'autres sources. Le spiritisme, animé d'un même esprit de largeur, est plus apte, en accordant une place au supranormal, à mieux comprendre le rôle de tous les initiateurs dans l'éducation religieuse des peuples. Les phénomènes extraordinaires qui, dans une certaine mesure, indépendamment de l'originalité de leur enseignement, nous fournissent une explication de leur prestige, ne sont pas des miracles, puisqu'ils émanent de forces naturelles partout actives avec intermittence ; il n'y a donc pas lieu, tout en exaltant particulièrement l'un d'entre eux, de dénigrer ceux qui, moins grands, sont pourtant très recommandables. Il est même certain que Jésus serait le premier à nous les proposer pour exemple, dût-il froisser la susceptibilité d'un grand nombre de ses sectateurs trop fanatiques pour être clairvoyants.

La Bible des Chrétiens, réduite à ses plus belles pages, devrait occuper la place d'honneur dans une Bible de l'humanité où étincelleraient, en fragments choisis avec art, des joyaux empruntés à la littérature religieuse des peuples dits païens. Bien des lecteurs seraient étonnés d'y trouver des trésors de sagesse qu'il est malavisé de délaisser, sous le prétexte que c'est une monnaie frappée à l'effigie d'un prince étranger. L'Inde, la Perse, la Chine, l'Egypte, la Grèce, les Stoïciens de la Rome antique fourniraient une matière inépuisable ; il faudrait se borner à ne prendre que l'exquis. Ce travail de sélection exigerait la collaboration d'un groupe d'érudits présidé par un penseur de grande envergure, planant au-dessus des disputes confessionnelles. On aurait, en lisant ce recueil, l'impression d'être en communion avec l'homme universel, éternel. Le moins possible de dogmatique abstruse, des préceptes tombant d'aplomb sur la conscience, de puissantes invectives contre le péché, des conseils pleins de bon sens, des paraboles, des récits dramatiques et concis, des élévations et des prières, des pensées si claires et des tableaux si saisissants que leur portée pratique serait accessible aux esprits les moins subtils. Aucun genre n'étant exclu, la variété du sublime et du familier soutiendrait l'attention, surtout si la beauté de la

forme s'unissait à la richesse du fond. Soyez populaire sans trivialité, avec un style naturel et vivant, grave ou enjoué, toujours simple dans la grandeur, vous ferez vibrer l'âme de la foule en même temps que vous obtiendrez le suffrage des délicats. Quel livre magnifique à mettre entre les mains des humbles !

Le spiritisme prendrait, dans cette Bible de l'humanité, un nombre important de pages, parce que la question de l'au-delà, traitée expérimentalement est destinée à passionner de plus en plus les âmes en un temps de grandes perturbations. « Je ne serais pas étonné si cette science nouvelle révolutionnait la mentalité humaine », nous déclarait un professeur de médecine. Certes les prophètes de toutes les religions proclament la doctrine de l'immortalité ; mais le spiritisme inaugure une façon scientifique de la démontrer, en invoquant des faits inexplicables sans l'intervention de personnalités invisibles. De simples aspirations exprimées avec éloquence par un homme de cœur ou justifiées avec rigueur par un logicien ne sont pas impuissantes sur des esprits bien disposés ; des phénomènes ont une prise plus forte avec l'avantage d'une perpétuelle universalité. Nous connaissons des personnes qui se croyaient pour toujours inféodées au matérialisme. Le deuil s'étant abattu sur leur tête, elles ont eu l'occasion d'assister à des séances de médiumnité et cette révélation d'un monde inconnu a produit en elles un revirement complet. Elles auraient voulu dans leur désespoir en finir avec l'existence devenue odieuse ; maintenant elles éprouvent le besoin de consoler les autres. Des phénomènes psychiques, pris parmi ceux dont on ne met pas en doute l'authenticité et classés méthodiquement, constitueraient dans la Bible de l'humanité un ensemble imposant et significatif ; viendraient ensuite, dans un ordre rationnel, des communications médiumniques se rapportant au monde invisible, aux conditions de la vie d'outre-tombe, aux surprises qui nous attendent et aux progrès que nous réaliserons. Peut-on imaginer un sujet plus passionnant, une lecture plus captivante? Quel champ de travail, dans un avenir prochain, pour des penseurs de génie, lorsqu'on possèdera des milliers de documents venus de tous les pays et qu'il sera permis, en les comparant, de faire la part des Esprits, après avoir éliminé celle du subconscient ! Des gens sérieux inclinent à croire que nous allons vers une rénovation de la religion. On peut d'autant plus volontiers souscrire à cette opinion quelle ne diminue pas le Christianisme, quoique le trésor spirituel dont nous lui sommes redevables se trouve agrandi de vérités, qui le complètent. Le merveilleux de l'Evangile, envisagé d'un nouveau point de vue, est, sinon maintenu intégralement, du moins confirmé en partie avec des explications d'un caractère scientifique.

La Bible de l'humanité ainsi conçue contribuera puissamment au développement des plus nobles aspirations. Il y aura toujours des hommes insensibles aux prédications les plus entrainantes. Ils seront peut-être séduits par l'originalité de la pensée et de l'expression ; mais leur âme ne sera pas remuée dans ses dernières profondeurs, parce que cette parole, malgré ses vertus, n'en fera pas surgir des sentiments absents. Chez d'autres, au contraire, elle déposera un levain bienfaisant ; l'idée du péché, la repentance, le besoin de conversion, la pureté morale, la communion avec Dieu, la soif d'un idéal de justice se réalisant dans l'au-delà, ces diverses tendances ordinairement enfouies seront excitées comme par une sorte de fermentation et produiront les fruits savoureux de la vie spirituelle. Si la lecture des romans licencieux provoque l'agitation de la bête dans l'homme, l'influence des œuvres d'édification est de nature à la contenir.

Notre Livre répondrait au goût de ceux qui font entrer dans la piété les progrès de la civilisation. La dévotion d'un nombre immense de nos contemporains ne s'éloigne guère de la barbarie. On appelle barbare l'homme, qui, ignorant ou cultivé, professe le culte de la force, sans aucun souci du droit des faibles. Or, vous connaissez de prétendus chrétiens qui, avec un air mielleux, deviendraient aisément des inquisiteurs, si les circonstances leur en fournissaient le pouvoir ; faute de mieux, ils se contentent d'anathèmes. Ils n'aperçoivent pas la laideur de l'intolérance ; ils s'en font un mérite, sous le prétexte qu'un vrai croyant ne saurait, sans infidélité, transiger avec les incrédules. Pénétrés du sentiment de leur supériorité, ils tiennent à distance les hérétiques, ou, si des intérêts les rapprochent d'eux, ils n'ont pas le liant qui fait les relations durables. Bien différent, le civilisé s'efforce, par principe, de pratiquer la justice, surtout à l'égard des gens incapables de se défendre. Ne partagez-vous pas ses opinions, il le trouve très légitime, pourvu que vous respectiez sa liberté, car, dans le cas contraire, il se défendrait avec d'autant plus d'énergie qu'il aurait moins la volonté d'opprimer. Il se plaît à chercher dans le domaine de la foi les points sur lesquels on peut se rencontrer pour fraterniser. Cette facilité de caractère est-elle au fond de l'indifférence? Nullement ; elle vient de la ferme conviction qu'il y a du bien partout, qu'on appauvrit son âme en repoussant des vérités professées par des adversaires et que la morale des relations humaines se résume dans cette parole de Jésus : « Faites aux autres ce que vous voulez qu'ils vous fassent ».

Hors de cette règle, c'est, en religion comme en politique, l'état de guerre permanent, le règne de la violence plus ou moins tempérée par la diplomatie. La Bible de l'humanité, en rassemblant sous une même

couverture les meilleurs enseignements de diverses religions, serait une préparation à la ligue des Eglises pour l'apaisement des âmes. On apprendrait à être plus équitable envers des gens qu'on jugeait défavorablement par fanatisme et, quoique tolérant, on serait convaincu. Avons-nous besoin, pour exalter les vertus d'un saint, de dénigrer avec passion la conduite des honnêtes gens de son entourage? De même, ne pouvons-nous pas maintenir à son rang de suprématie le Christ, sans méconnaître des prophètes moins grands et pourtant admirables?

Le spiritisme est incliné à entrer dans cette voie de la justice par la nature même des phénomènes sur lesquels il fonde sa doctrine. Allez à Lourdes, un jour de pélerinage : vous verrez devant la Grotte une cohue de croyants parmi lesquels se trouvent de simples curieux intéressés par ce spectacle. Les fidèles sont persuadés que la Vierge, se mettant au service de l'Eglise catholique, répond aux prières de ses adeptes par des miracles, que les prêtres ne manquent pas d'utiliser ensuite pour démontrer la vérité de leur dogme. Voilà donc du merveilleux à l'usage d'un parti privilégié qui se targue d'avoir, sur tous les autres, l'avantage d'être honoré des faveurs de la Providence. Quand on est imbu de cette prétention, on jette un regard de mépris sur les Eglises déshéritées. Les spirites invoquent à l'appui de leur croyance des faits non moins extraordinaires, mais d'un caractère différent. Les phénomènes psychiques émanent de forces naturelles qui sont, pour l'homme religieux, l'œuvre de Dieu autant que le miracle ; ils ne sont pas la propriété exclusive d'un culte ; ils se produisent dans toutes les parties du monde, chez les peuples chrétiens et non chrétiens, en sorte que nul d'entre eux n'a le droit de s'en glorifier particulièrement. Nous planons au-dessus des barrières dressées par les Eglises rivales. Aussi verrez-vous, sous l'inspiration du spiritisme, des catholiques, malgré le curé qui voit la chose d'un mauvais œil, se rencontrer dans des groupes d'expériences avec des protestants et même, quel scandale ! avec des israëlites ; ils seraient capables, si l'occasion s'en présentait, de frayer avec des boudhistes ou des mahométans, sans abandonner l'Église qui, pour des raisons dont ils sont juges, obtient leur préférence. Les communications médiumniques créent entre des hommes classés dans des camps opposés, des liens de fraternité spirituelle. Tandis qu'un pélerin de Lourdes aurait peur de se damner en lisant la Bible de l'humanité, un spirite n'éprouverait aucune répugnance à s'en nourrir et à la répandre.

Alfred BÉNEZECH.

(*A suivre.*)

Double succès

Les progrès que fait tous les jours le spiritisme jettent la consternation dans le camp de nos ennemis. C'est un véritable désarroi qui se manifeste très visiblement dans tous leurs journaux ou revues. Nous avons déjà montré que les plus extravagantes fantaisies et les insinuations les plus perfides y sont journellement mises en circulation. Il faut que notre doctrine apparaisse comme une vérité resplendissante pour inspirer une telle crainte à ceux que ne veulent pas la voir.

Le catholicisme, de son côté, oppose à la lumière que nous nous efforçons de répandre, ce qui peut rester du fanatisme aveugle dont il a si longtemps vécu. Sérieusement alarmé, il essaie de rassembler ses troupes et leur recommande la lecture des ouvrages qui menacent les spirites des flammes éternelles, tout en les déclarant atteints de folie ou d'imbécillité. Tous les révérends pères qui ont écrit sur la matière sont largement mis à contribution. On consulte Dom Bernard Maréchaux O. S. B., *Le Merveilleux divin et le merveilleux démoniaque* ; L. Roure, Matignon, Jeanniard du Dot, dont les travaux « tendent surtout à marquer le caractère diabolique de certaines manifestations dites « d'esprits » mais ne signalent pas suffisamment la part de supercherie ou d'inconscience qui s'y glisse souvent ». Aussi, cela ne suffit-il pas et n'est-on qu'à demi rassuré. On recommande alors de se reporter aux traités de théologie dogmatique et de théologie morale. C'est, paraît-il, beaucoup plus sûr !

Un auteur, nommé Bertrand, a écrit un ouvrage qui dévoilerait la « tendance de certains adeptes du spiritisme qui voudraient ériger en système religieux les pratiques et les faits spirites ».

Cependant, Allan Kardec a dit que le spiritisme n'est pas une religion, attendu qu'il n'a ni culte, ni rite, ni temple, et que, parmi ses adeptes, aucun n'a pris ni reçu le titre de prêtre ou de grand prêtre. Mais sa morale n'en est pas moins à redouter pour celle des révérends pères qui, n'ayant jamais su pratiquer la tolérance, ne peuvent admettre aucune contradiction.

Toutefois, à côté des intransigeants, il s'en trouve qui estiment qu'une certaine prudence s'impose, et ceux-là manœuvrent en conséquence, dans un milieu où tout le monde ne manque pas de perspicacité. Et peu à peu, un changement de tactique se produit que l'on croit habile, dans un moment où l'évidence des faits grandit. Car il y a ces terribles manifestations spirites qu'on ne peut plus nier ; il faut bien, maintenant, en tenir

compte... Et l'on y revient pour conseiller aux fidèles ébranlés, de ne pas perdre de vue qu'elles sont l'œuvre du démon. Il ne suffit plus de parler de *tricherie*. Il faut, leur dit-on, se garder d'un esprit critique tel qu'il irait jusqu'à nier la *possibilité d'interventions démoniaques dans les faits spirites*.

Ainsi ballottés d'un système à l'autre, nos adversaires ne savent plus à quel saint se vouer. « Dans quelques semaines, écrivait dernièrement l'un d'eux, va se créer, à Paris, l'Institut des Sciences métapsychiques. Ce sera le rendez-vous des tenants de l'occultisme, de tous les fervents du « merveilleux ». On nous promet des découvertes sensationnelles propres à transformer toutes les sciences... »

Et celui qui annonce l'effroyable nouvelle se lamente en pensant que le Catholicisme avec ses dogmes, sa mystique et sa liturgie, apportait, cependant, en toutes ces matières des clartés sérieuses (!) et de sûrs moyens d'investigation (?). Et il ajoute amèrement : Mais on ne veut plus du Catholicisme.

On ne veut plus du Catholicisme !

C'est ce que nous avons dit assez souvent. L'aveu, pourtant, mérite d'être enregistré.

On n'en veut plus, nous savons tous pourquoi ; nous nous dispenserons de le répéter aujourd'hui.

On n'en veut plus, et sur cet empire croulant, le spiritisme dresse le flambeau qui doit éclairer le monde !

Il s'agit, dit notre adversaire navré, de refaire le Catholicisme *mieux que lui !*

Et il présente le spiritisme comme le Bolchevisme de l'âme...

Le Bolchevisme de l'âme ! *L'abomination de la désolation !*

Eh bien, nous pouvons lui assurer que nous ne voulons pas asservir l'âme ni la dégrader ; nous voulons la libérer, au contraire, la faire plus grande, la mettre sur le chemin de sa radieuse destinée.

Voilà pourtant le « *péril* » qu'on dénonce au monde catholique ! Mais tous les rescrits de la papauté resteront inutiles. Les temps sont arrivés, rien ne pourra mettre obstacle à la lumière qui doit guider le genre humain dans la voie de la vérité !

***

Laissons la Calomnie à ses derniers soubresauts, et voyons maintenant quelle aide puissante nous arrive par ailleurs. Les phénomènes psychiques que nous signalons depuis longtemps, ont fini par forcer l'atten-

tion de la Science. La science est prudente et ne s'engage pas inconsidérément : Ses décisions n'en ont que plus d'importance.

L'Institut métapsychique, dont parle l'écrivain que nous venons de citer, a été créé, en effet, à Paris, et voici ce qu'en dit M. Stéphen Chauvet dans la *Gazette des Hôpitaux* du 3 juillet dernier. La *Gazette des Hôpitaux* en est à sa 92e année d'existence ; elle est donc absolument indépendante de l'Institut.

Nous voudrions pouvoir reproduire en entier cet intéressant article, mais il ne nous est malheureusement possible d'en donner que les passages suivants :

« . . . C'est à la suite des travaux de William Crookes — dit M. Stéphen Chauvet — que les phénomènes de métapsychie sont entrés résolument dans la voie scientifique. En France, ils sont étudiés, à l'heure actuelle, par une pléiade de savants, au premier rang desquels se trouve le prof. Richet. Ces savants se sont réunis dernièrement, à l'instar de la fameuse Société des « Recherches psychiques de Londres », pour fonder une Société française de science métapsychique. Cette Société se réunira bientôt dans un institut métapsychique parfaitement organisé et installé dans un hôtel particulier, dont la direction est confiée au Dr Gustave Geley. Cet Institut est, dès à présent, en relation avec tous les instituts analogues qui existent dans les autres pays. Ainsi tous les renseignements, toutes les observations, tous les livres concernant les sciences métapsychiques seront échangés entre ces différents instituts pour la plus grande richesse de chacun d'entre eux et le plus grand bien de la science nouvelle.

L'Institut de Paris, patronné par le prof. Richet, le prof. Teissier (de Lyon), M. Camille Flammarion, le prof. Santo-Liquido (de Rome), etc., donnera le compte-rendu de ses travaux dans le *Journal des Sciences métapsychiques*. Ce journal ne représente pas le seul moyen de diffusion des recherches de la Société des sciences métapsychiques. L'Institut est, en effet, pourvu d'une salle de cours où professeront la plupart des membres de la Société nouvelle.

Les cours seront publiés dans le *Journal des Sciences psychiques* et seront également réunis en volumes.

Le premier de ceux-ci vient de paraître sous la signature du Dr Geley. Ce travail montre comment le problème métapsychique se confond intimement avec le problème général de la biologie et comment la conception de ce vaste problème diffère du tout au tout de ce que l'on croyait. Il s'intitule *De l'Inconscient au Conscient.*

La partie critique du livre sera, pour beaucoup de lecteurs, profondément déconcertante. En s'appuyant *uniquement sur les faits*, M. Geley

contredit toutes les théories classiques, leurs principes mêmes, leurs enseignements et leurs conclusions ».

Les lecteurs de la *Revue Spirite* savent, en effet, par la belle conférence dont nous avons achevé la publication au mois d'avril dernier, que le Dr Geley a nettement établi que la *conception dite matérialiste de l'univers et de l'individu, est fausse. Que tout prouve qu'il y a dans l'individu tout autre chose qu'un complexus de cellules ; comme il y a, dans l'univers, tout autre chose qu'un agregat d'atomes.*

Et à l'appui des *faits exposés*, nous avons reproduit les photographies de matérialisations obtenues par le Dr Geley.

La Revue Scientifique, parlant du livre du Directeur de l'Institut métapsychique, dit à propos de ces matérialisations :

« Je signalerai seulement le chapitre IIe de la seconde partie où sont relatées des séries d'observations de la plus haute importance formulées ainsi : « du corps du médium, dont s'extériorise une substance d'abord amorphe ou polimorphe qui se constitue en représentations diverses, généralement représentations d'organes plus ou moins complexes, on voit une tête proche du médium, des organes biologiquement vivants, des formes humaines matérialisées ».

Certains de nos grands quotidiens s'intéressent aussi à la science nouvelle. L'un d'eux, au cours d'un long article, louant l'initiative des fondateurs de l'Institut métapsychique, s'exprime comme suit :

« Ils ne dissimulent pas que leur tâche sera difficile. Mais ils sont encouragés par les résultats qu'accumule, depuis des années, la Société des recherches psychiques de Londres.

L'exemple de grands savants tels que William Crookes et Oliver Lodge, les aide à braver le certain ridicule qui s'attache, en France, aux recherches de ce genre. Comme eux, ils sont décidés à appliquer les méthodes les plus rigoureuses de la science positive.

. . . . . .

On assistera à la faillite des théories psychologiques classiques, notamment de celle qui considère la pensée comme une « sécrétion » des centres nerveux...

. . . . . .

Ce qui est nouveau, c'est la preuve expérimentale. Il appartient à la métapsychie de la faire tellement éclatante que la science traditionnelle en soit bouleversée et que nous en tirions non seulement des lumières spirituelles, mais une morale hors de toute dispute ».

La *Revue Mondiale*, qui avait publié, il y a quelque temps, touchant le spiritisme, des appréciations émanant d'un critique qui déclarait ne rien savoir sur cette question, donne dans son numéro de septembre,

une fort belle étude : *Initiation au spiritisme*, et reconnaît que notre doctrine a pris un développement considérable à la suite des horreurs et des morts nombreuses survenues pendant la grande guerre. « Suivant la belle définition de Térence — dit-elle — tout ce qui est humain ne doit pas laisser insensible un être intelligent digne de ce nom. »

En Angleterre, en Amérique, tous les grands journaux osent, depuis longtemps, s'occuper du spiritisme, et l'étudier avec tout le sérieux qui convient.

Oui, il y a quelque chose de changé. Le désarroi qui règne dans le camp de nos adversaires l'indique, de même que l'accueil que la science, en la personne de ses représentants les plus illustres, fait à nos propositions.

Amis de la lumière, félicitons-nous de ce double succès, et chantons le cantique de l'avenir !

KERMARIO.

Jus Gentium

C'était à Versailles, le 7 mai 1919, G. CLÉMENCEAU remettait, au nom de la France et de ses alliés, le Traité de paix aux plénipotentiaires allemands. Le chef de la délégation, BROCKDORFF-RANTZAU, donna alors lecture d'un mémoire, dans lequel nous relevons les passages suivants :

« Nous ne méconnaissons point la grandeur de notre impuissance et l'étendue de notre défaite, nous savons que la puissance des armes allemandes est brisée, nous connaissons la puissance de la haine que nous rencontrons ici et nous avons entendu la demande pleine de passion que les vainqueurs nous feront payer, comme vaincus et comme coupables...

« L'opinion publique, dans tous les pays ennemis, se plaint des atrocités que l'Allemagne a commises au cours de la guerre. Nous sommes prêts à avouer le tort que nous avons fait. Nous ne sommes pas venus ici pour amoindrir les responsabilités des hommes qui ont fait la guerre politiquement et économiquement, ni pour nier les crimes commis contre le droit des peuples..... »

Les crimes avoués par l'Allemagne ne concernent pas seulement le droit des peuples, mais aussi les droits de l'humanité, mais encore les attentats aux lois divines et humaines, la profanation des choses qu'un homme d'honneur vénère inviolablement.

C'est pour ces infractions au respect de la loi morale, que le Gouvernement allemand a essayé de plaider l'obtention de circonstances atténuantes, alors que tout concourt pour n'y trouver que des circonstances aggravantes.

Peut-être, cependant, pourrait-on reconnaître une explication de ses cruels instincts dans les doctrines matérialistes préconisées, depuis un siècle, par les suppôts du néantisme : HOFFMANN, VOGT, MOLESCHOTT, FUERBACH, BUCHNER, subordonnant l'esprit à la matière, la liberté au despotisme, le droit à la force, détruisant systématiquement les grandes doctrines spiritualistes des anciens philosophes : LEIBNITZ, KANT, FICHTE, GŒTHE..., venus pour effacer les taches originelles du culte sanguinaire d'ODIN et autres déités du panthéon germanique.

Attentats aux mœurs. — Viols. — Actes de sadisme. Mépris de la soldatesque pour la nature humaine.

Les législations anciennes et modernes, ont toujours voulu punir le crime de viol des peines les plus sévères. Mais le viol, par plusieurs individus sur la même victime, en se prêtant mutuellement assistance, est tellement horrible, qu'il n'a pas été prévu par les législateurs, ni spécifié dans les clauses du Droit des gens et dans les Conventions internationales. On ne lira pas sans un sentiment d'horreur les observations suivantes, publiées, en 1915, par M. le professeur GAUCHER, dans les *Annales des Maladies vénériennes*, observations empruntées à la thèse de doctorat du Dr R. DUBOIS, un de ses élèves, d'après lesquelles les preuves de la cruauté et de la salicité odieuses des Allemands, ont permis au Professeur de l'hôpital Saint-Louis, de conclure « *qu'il est désormais impossible à tout homme qui se respecte, d'avoir un rapport quelconque avec des Allemands.* » On va en juger :

I. — A S... (Belgique), apprenant que des troupes ennemies arrivaient, deux jeunes filles prennent la fuite, pour aller chez une parente, à Z.... Mais cette localité était occupée déjà par des Allemands. Ils s'emparent des deux jeunes filles, qu'ils déclarent être prisonnières, devant être leurs servantes et leurs femmes.

Après une scène d'orgie, sous menaces de mort, elles furent violées, d'abord par un officier et ensuite par les soldats. Et, pendant trois jours, elles durent subir le même sort.

Ayant réussi à s'enfuir, elles purent gagner la frontière française et être dirigées sur Paris. L'une d'elles était enceinte et fut admise à l'hôpital, en attendant sa délivrance.

II. — La jeune V..., âgée de 17 ans, était allée, le 27 août 1914, à la ferme F..., elle revenait chez ses parents demeurant à 3 kilom. de là, accompagnée d'une autre jeune fille, lorsque d'un bois bordant la route, elles virent s'élancer quatre fantassins allemands. Sa compagne put s'échapper en courant. Elle, saisie, entraînée dans le bois, dut, malgré sa résistance, subir leurs violences. Tour à tour, ils abusèrent d'elle, s'aidant mutuellement, trois d'entre eux la maintenaient, pendant que le quatrième la violait. Leur forfait accompli, comme elle ne cessait de protester, l'un d'eux allait la tuer, mais un autre le retint, et ils partirent en se moquant d'elle. Cette pauvre fille eut, pendant plusieurs mois, des cauchemars répétés, où elle revivait la scène du 27 août, revoyait ses agresseurs, et elle se réveillait en sursaut, en criant. Son père fut son seul confident. Elle était enceinte et fut recueillie dans une maison amie ; elle entra à l'hôpital quand le terme fut proche.

III. — Mme P..., 28 ans, quitte son pays, chassée par la disette, le 28 août 1914 et se rend non loin de là, à C..., où habite une de ses sœurs. Le 14 septembre, les Allemands enlèvent toute la population. Les hommes sont expédiés en Allemagne, les femmes et les enfants sont menés en troupeau, campant la nuit, dans des fermes ou des villages abandonnés. Après une série de marches et contre-marches, ils arrivent à V..., le 28 novembre.

Les fantassins sont remplacés par des hussards de la mort. Les captives sont alors enfermées ; cent cinquante d'entre elles sont placées dans une ferme d'élevage, chacune dans une loge à porc, sur une botte de paille, et chacune est livrée à une escouade de hussards. Aux récalcitrantes, on lie les bras et les jambes, on les frappe à coups de crosse ou de talon de bottes. C'est ainsi qu'est traitée Mme P... Et du 1er décembre au 11 janvier, elle doit subir, chaque jour, le contact de huit hussards, auxquels est réservée spécialement sa personne. Elle est nourrie de blé cuit, de bouillie d'orge et reçoit un jour sur deux un très petit morceau de pain.

Après un séjour dans le midi de la France, Mme P... vint à Paris avec sa fille. C'est à ce moment que nous avons eu l'occasion de la voir. Elle était faible, amaigrie, déprimée. Elle a le regard inquiet des créatures maltraitées. Elle accouche le 5 octobre 1915.

Une des captives avait 14 ans. Une autre, qui s'était attachée désespérément à sa mère, a eu la main coupée et a vu sa mère massacrée sous ses yeux.

IV. — La jeune H... de M... (Belgique), âgée de 25 ans, née d'un père belge et d'une mère française, se trouvait, le 26 février 1915, seule à M..., avec sa mère, sa sœur âgée de 13 ans et quatre autres enfants plus jeunes (9 ans, 3 ans, 2 ans et 1 an). Le père et le frère aîné étaient à la

guerre. La maison fut subitement envahie par un vingtaine de soldats allemands qui, avant tout, ligotèrent la mère.

Le frère de 9 ans, à qui ils reprochèrent de vouloir être plus tard un soldat, leur ennemi, fut, devant sa mère et ses sœurs, mutilé à coups de sabre-baïonnette. On ne lui laissa à chaque main que deux doigts, le premier et le cinquième.

Les jeunes filles furent alors saisies, entraînées dans une chambre du premier étage et dépouillées de tous leurs vêtements. Sur ces deux malheureuses, malgré leurs supplications et leurs cris, toute la bande assouvit ses instincts lubriques. Chacune subit une dizaine d'assauts, solidement maintenue, au cours de chaque opération, par les camarades de son bourreau. Après quoi, « les *vainqueurs* » s'en allèrent, les laissant là, ensanglantées.

L'aînée, celle qui nous occupe, fut malade trois mois. Sa jeune sœur, enceinte aussi, ne résista pas au choc qu'elle avait subi ; elle mourut en juillet 1915, après quelques mois de souffrances.

A la ville de A... (Lorraine), occupée par les Allemands : Incendies, arrestations, emprisonnements, etc. En mars 1915, changement de troupes. Les nouveaux arrivés sont plus cruels que les premiers.

Leurs officiers choisirent dans le pays cinquante jeunes filles, qu'ils enfermèrent dans une grange. La jeune K.... était du nombre. Elles furent dépouillées de leurs vêtements. On les livra à cinquante soldats, qui furent exhortés à s'en donner à cœur joie et à ne supporter aucune résistance. Celles qui refusaient furent éventrées. Il ne sortit de la grange qu'une trentaine de survivantes.

La santé de la jeune femme résista aux violences qu'elle avait subies. Ne voyant plus revenir ses règles, elle pensa d'abord qu'elle avait eu « les sangs tournés ». Elle fut peu de temps après expédiée en France par la Suisse. Au mois d'octobre seulement, elle fut examinée par un médecin de Paris, qui lui révéla son état de grossesse. Elle conduisit sa gestation, jusqu'au début de décembre, et vint nous trouver le soir du 3 décembre, en période d'expulsion.

VI. — Le « *Journal* », du 14 juillet 1915, publiait l'observation suivante :

Une jeune sœur de charité, âgée de 17 ans, nommée Émilie Petrovskaia est surprise dans un village que l'armée russe venait d'évacuer.

La malheureuse dut subir les violences de vingt-huit brutes allemandes, qui l'abandonnèrent inanimée dans une maison où un détachement russe la retrouva quelques heures plus tard.

VII. — Encore en Russie, en 1915, un lieutenant et quatorze soldats allemands entrent dans une ferme et assomment le fermier, qui affirmait

ne rien posséder. On perquisitionne, et les sauvages trouvent cachée dans une cave, une pauvre enfant, âgée de 16 ans, Elena, la fille du fermier. Alors, se passa une scène ignoble, qui défie toute description : L'innocente est traînée devant son père, qui ne rouvre les yeux que pour assister à un viol monstrueux, dont l'officier donne l'exemple à ses subordonnés. Ensuite, tous ayant assouvi leur lubricité, les brutes mettent le feu à la ferme, puis se retirent. La jeune fille, menacée par les flammes est sauvée par des voisins, mais elle est folle ; elle pousse des cris inarticulés, elle est folle.....

VIII. — Scène analogue dans une propriété lettone : pillage, jeunes enfants lardés de coups de baïonnettes, deux jeunes filles poursuivies se jettent dans un marais et se noient.

On voit que c'était en Russie, comme en France, comme en Belgique, comme en Serbie. Les Barbares germains considèrent tellement le viol comme un droit, qu'au village de Bramberg, des dragons allemands, en apprenant qu'un propriétaire venait de s'enfuir avec ses filles, entrèrent en fureur et incendièrent le village, pour se venger du dommage qui leur avait été fait...

Nous finirons ce chapitre par quelques observations recueillies dans l'Est de la France, démontrant l'association de la cruauté à la mégalomanie :

IX. — A Château-Thierry, une jeune fille de 14 ans est entraînée par trois soldats allemands, dans une boutique où, sous la menace d'une baïonnette, elle est violée par deux d'entre eux, le troisième s'étant laissé toucher par ses supplications.

X. — A Bégu-Saint-Germain, c'est une fille de 13 ans, — A Louppy-le-Château, ce sont des petites filles de 13 ans et de 8 ans, — A Magnières, c'est une autre petite fille de 12 ans, — A Suppy, c'est une enfant de 11 ans, qui sont violées par des soldats. Plusieurs victimes de ces attentats sont mortes, d'autres sont folles.

XI. — A Coulommiers, une femme fut violée devant son mari et ses enfants. — A Saint-Denis-lès-Robais, une autre fut violée, en présence de sa belle-mère, qui s'efforça de soustraire son petit-fils, âgé de huit ans, à cet ignoble spectacle.

A Raucourt, une femme fut violée par des soldats, en présence de son mari.....

Terminons ces récits d'ignominie par celui des actes de sadisme et de cruauté, publié par *La France*, sous la signature de M. HELGÉ DE HESSE :

XII. — « Au mois de septembre 1914, à Termonde, près d'Anvers, les Allemands commencèrent par arrêter les médecins, les prêtres, les

infirmiers comme otages. Les soldats vidaient les caves, pillaient les pâtisseries, les épiceries, les débits de boissons.....

« Des femmes s'étaient réfugiées dans l'église du Béguinage, qui date du XVI^e^ siècle : Ma femme, rapporte un Flamand des environs d'Anvers, s'était serrée près de sa cousine, qui allaitait son petit garçon. Un soldat allemand survint, arrache l'enfant des bras de sa mère épouvantée et l'empale sur sa baïonnette. Ma femme indignée fut brutalisée.

« Dans l'église, un jeune officier fit célébrer une parodie infâme de l'office divin. Il ordonna de réunir dans la nef toutes les femmes et fillettes, qui furent trouvées dans le pays ; elles furent jointes à toutes celles qui s'étaient réfugiées dans l'église. Là, sous la menace du sabre et du révolver, on les obligea à boire, à se dévêtir... Le champagne moussait dans les vases sacrés...

« Des soldats, revêtus des ornements sacerdotaux, organisèrent une impudique orgie... Je ne sais quel sadisme les saisit... Les victimes qui résistèrent, eurent la gorge ouverte et les seins coupés. Certaines furent crucifiées. Le sang était le vin de cette messe rouge. Tous les hommes étaient ivres, les femmes râlaient. Le corps chaste et frêle d'une fillette de 13 ans fut étendu sur l'autel.

« La mort et le sommeil emplirent la chapelle, les ombres de la nuit amenèrent le calme... A peine distinguait-on quelques sanglots de femmes, quelques hoquets d'ivrognes.

« Quand celui qui avait ordonné cette fête infernale, aux rites monstrueux, s'éveilla, il sortit, rassembla ses hommes, ordonna d'asperger l'église de pétrole et d'y bouter le feu. Ses ordres furent exécutés. Les femmes, qui avaient survécu à ces sanglants outrages, furent brûlées vives. La vieille église s'écroula sur elles ! »

Les faits monstrueux que nous venons de rapporter ne sont que des exemples, qui ont été publiés, mais combien d'autres cas ne connaissons-nous pas et que, dans l'intérêt des victimes, nous ne connaîtrons jamais.....

Quand nous aurons exposé tous les attentats commis par les Barbares, nous pourrons nous demander quelle attitude nous devrons avoir vis-à-vis d'eux. C'est le mépris inlassable, a dit un de nos philosophes, un mépris marqué à la rencontre en wagon, en bateau, à l'hôtel, au théâtre, partout et par tous, le mépris sans distinction de sexe, d'âge ou de fonctions, mépris du type, des mœurs, des idées.

Qu'un boche ne puisse plus s'asseoir ni à Paris, ni à Londres, ni à Rome, ni à New-York, dans un lieu public, sans que chacun s'écarte comme au contact d'un lépreux.

Déjà, dans l'Au-delà, les âmes allemandes désincarnées connaissent les terribles sanctions encourues par leurs crimes. Nous en avons une preuve irrécusable par la communication suivante, d'un de nos braves tombé au Champ d'honneur à un de ses camarades de régiment. Elle date du 30 juin 1919 et a été publiée *in extenso* par *La Revue Spirite* : « Si tu pouvais comprendre combien on est plus heureux après la mort ! Tout ce qu'il y a sur terre ne peut donner qu'une faible idée de ce qui existe ici. Il est vrai qu'on assiste aussi à de grandes souffrances morales. Les barbares qui ont ravagé notre pays, sont martyrisés à leur tour. Ils voient leurs victimes, et les crimes qu'ils ont commis sont toujours présents à leurs yeux ; ils ne peuvent en fuir le spectacle. C'est en vain qu'ils supplient, on ne les écoute pas. Autour d'eux règne la plus complète indifférence. Il faudra longtemps avant que tout soit oublié. Ils souffrent comme ils ont fait souffrir les autres ; leur sort ne pourra être amélioré qu'après une suffisante expiation et un sincère repentir. Jusque-là, rien ne pourra les soustraire à la justice de Dieu. »

Hommes femmes et enfants servant de boucliers.

Le 1er septembre 1915, une batterie anglaise était placée près de Méry (Oise) et répondait au feu de nos ennemis. Dans les environs de cette localité, existait une sucrerie, appartenant à M. L. LEVOL, maire de Méry. Les Allemands s'emparèrent de lui, de toute sa famille et de vingt-cinq personnes attachées à l'usine. Dans sa déposition devant la Commission, M. Léon LEVOL s'exprime ainsi :

« L'ennemi nous a tous emmenés sur la ligne de feu. Il se servait de nous pour se protéger, en nous faisant marcher parallèlement à lui, alors que le feu le prenait en flanc. Pendant plus de trois heures, nous dûmes rester dans cette situation. Mon contre-maître a reçu une balle au bras, Mme JANSENNE, une des ouvrières, a été atteinte aux reins d'un projectile qui est sorti par le bas-ventre ; elle est morte de sa blessure, 48 heures après. Ce fait a été certifié par M. COURTOIS et par le médecin-major Maurice PAGE, qui fut appelé à donner des soins aux blessés. »

A Senlis (Oise), Mme DAUCHY déclare que, prise comme otage avec sa fille, âgée de 5 ans, et forcées de marcher sur la chaussée, son enfant a reçu une balle dans la cuisse.

Dans toutes les localités où se trouvaient des habitants, ceux-ci étaient pris et forcés de marcher sur la chaussée des routes, alors que les troupes ennemies se dissimulaient le long des murs. (Déposition devant

la Commission, faite par M. DUPUIS, dont la fille a reçu une balle dans la cuisse; de M. BOULLET, de M. Michel VAGNER, de M. PINCHAUX, blessé par une balle allemande, de M. Gaston MINORET, arrêté avec M. LEVASSOR et M. LEYMARIE,celui-ci mortellement atteint d'une balle de révolver dans l'épaule, balle tirée par un officier, à bout portant.)

A Courtacon, même manœuvre des Allemands pour se protéger contre les projectiles français.

A Carlepont (Oise), le 16 septembre 1914, un groupe d'une centaine de personnes a été exposé, pendant 12 heures, au feu des régiments français. M. Ch. LAGOUT, maire de Carlepont, a déposé que, pour protéger leur marche en avant, les Allemands forcèrent les habitants à sortir de leurs maisons, et placèrent en tête de leur colonne, non seulement les quelques hommes valides qui étaient restés dans le village, mais encore des vieillards, des femmes, des jeunes filles, des enfants dont quelques-uns étaient au sein. J'évalue, a dit M. LAGOUT, à cent le nombre des femmes et des enfants, qui précédaient les troupes allemandes.

Entendant les cris de frayeur de ces femmes et de ces enfants, nos soldats durent se replier, pour ne pas tirer sur leurs compatriotes.

Circonstance aggravante, avant de s'emparer des habitants pour en faire des boucliers vivants, les soldats allemands, conduits par un commandant du 86e régiment d'infanterie, étaient entrés dans les maisons, défonçant à coups de hache les portes et les fenêtres.

Bien d'autres exemples de ces procédés abominables auraient pu être relevés. Ainsi, à Maulde, un officier du 14e hussards, M. Louis de GUEYDON, a vu des troupes allemandes arriver sur son régiment, en poussant devant elles, pour se protéger, des femmes et des enfants, qui jetaient des cris de terreur.

Mêmes faits se passaient à Clairfayt, à Mouzon, à Tilloy (Pas-de-Calais). Un détachement allemand avait forcé une dizaine de femmes et d'enfants à se tenir debout devant eux et, postés dans la position du tireur à genoux, derrière le groupe de ces pauvres êtres sans défense, firent feu sur des soldats français.

Citons encore la déposition de M. Paul MARCHAL, professeur au Lycée de Charleville : Toute la population de la commune de Combres, environ 350 personnes, fut conduite sur un terrain découvert, où pleuvaient des obus de notre artillerie et des balles de nos tirailleurs. C'était un raffinement de cruauté de leur part d'exposer volontairement des Français au feu d'autres Français.

A Dietz, des femmes et des enfants, poussés comme boucliers vivants, par des soldats allemands, furent atteints par le feu des troupes belges.

De même à Marchiennes, plusieurs centaines de personnes furent placées devant une colonne allemande.

A Erpe, le 12 septembre, trois cents soldats allemands attaqués, par une auto-mitrailleuse, s'emparèrent d'une vingtaine de jeunes gens dont un n'avait que 13 ans, et les placèrent au milieu de la chaussée, où ils reçurent les coups de la mitrailleuse belge.

Dans le combat de Billy, le 10 août, les Allemands firent marcher des femmes et des enfants, pour empêcher les troupes françaises de tirer, pendant qu'ils sortaient du village.

A Denain, des cavaliers allemands forcèrent des femmes et des enfants à marcher devant leur colonne, etc....

Ces actes de lâcheté furent commis par les Allemands, dans tous les combats qu'ils eurent à soutenir, pendant la durée de la guerre contre nos armées.

Déportation et Esclavage. — Les Otages.

A toutes ces infamies commises par eux, les Allemands ont voulu en ajouter une autre, en opposition avec toutes les conventions internationales : la déportation en masse des populations entières, réduites ainsi en esclavage, composées non seulement des hommes valides, ouvriers ou bourgeois, mais aussi des femmes et des jeunes filles, systématiquement séparées les unes des autres, contraintes aux travaux les plus durs, brutalisées, mises en état de promiscuité avec leurs prostituées, exposées enfin aux pires violences d'une soldatesque vaincue et furieuse de ses défaites.....

Ils ont voulu ainsi assouvir leur sadique volupté, *Schadenfreude*, de voir souffrir physiquement et moralement des êtres humains sans défense.

Vieillards, femmes, enfants, bourgeois et paysans, furent pris comme otages par les Allemands. Ils furent conduits en Allemagne, comme des troupeaux, avec plus de brutalité que s'ils fussent des animaux, poussés à coups de crosse ou de baïonnette et soumis aux pires traitements.

Comme l'a constaté la *Commission d'enquête*, beaucoup de ces malheureux furent massacrés en route, parce que, brisés de coups, épuisés de fatigue et d'inanition, ils ne pouvaient plus suivre leurs bourreaux. D'autres sont morts en captivité. La plupart de ceux qui, après de longs mois de détention, ont été renvoyés en France, y sont rentrés dans un état d'affaiblissement physique, qui révèle d'une manière impressionnante leurs privations et leurs souffrances.

Comme exemple, le rapport de la Commission cite le cas de SOMPUIS.

« Dans une perquisition faite à son domicile, ils trouvèrent une lettre du frère de l'abbé, capitaine en retraite, disant qu'il allait reprendre du service. Le curé, l'abbé OUDIN, vieillard asthmatique de soixante-seize ans, fut arrêté, enfermé dans une cave jusqu'au lendemain, sans nourriture, ainsi que sa domestique, âgée également de soixante-seize ans, et quatre habitants de la ville. Cela se passait le 7 septembre 1914. Le lendemain, ils furent conduits à Coole, où on leur fit passer la nuit, toujours sans leur donner d'aliments. Puis on les dirigea sur Châlons.

En route, comme le vieux prêtre, bourré de coups de crosse et complètement exténué, devenait incapable d'avancer davantage, on le fit monter dans une voiture de boucher que durent traîner les autres prisonniers. De Châlons, les prisonniers furent transférés à Suippes. L'abbé OUDIN, tenant à peine debout, fut saisi par l'épaule et rudement secoué par un officier, qui l'interpella grossièrement. Après l'interrogatoire auquel il fut soumis, égaré, chancelant, il dut passer la nuit entière dans la cour de l'école.

« Le 11 septembre, les captifs arrivèrent à Vouziers, pour y séjourner dans un manège où il leur fallut coucher sur de la sciure humide. La journée du 13 fut particulièrement atroce. Des soldats et surtout des officiers, venus tout exprès en grand nombre, se firent un jeu de maltraiter le curé. Ils lui crachèrent au visage, le flagellaient de leur cravache, le lancèrent en l'air pour le laisser retomber sur le sol, et lui portèrent sur les bras, sur les cuisses, sur la poitrine, des coups de talon de bottes et des coups d'éperons.

« Après ces abominables violences, l'abbé OUDIN se trouva réduit à un tel état de faiblesse qu'on entendait à peine ses gémissements. Le 15, il fut emmené à Sedan, et, dans un hôpital de cette ville, il ne tarda pas à succomber.

« Un de ses compagnons de misère, le cultivateur MOUGEOT qui, ayant reçu aussi de nombreux coups, avait plusieurs côtes fracturées, était transporté à la caserne Fabert. Là, suivant l'expression d'un témoin, les Allemands le jetèrent sur de la paille comme un chien et l'y laissèrent mourir sans soin. »

Un autre exemple d'atrocité allemande : « Mlle COTE, fut également l'objet des plus indignes cruautés. Avant d'arriver à Tannay, elle fut attachée à la roue d'une voiture. A l'étape, les soldats la terrassèrent dans la boue, la frappèrent brutalement et la traînèrent par les cheveux. L'ayant poussée dans l'église, quatre d'entre eux la jetèrent sur les marches de l'autel ; puis, la saisissant de nouveau, la lancèrent au milieu des bancs. Elle fut ensuite comme son maître, l'abbé OUDIN, conduite à l'hôpital de Sedan.... »

C'est par milliers que les Allemands ont enlevé, sous le nom d'otages, des malheureux habitants, poussés sur les routes, avec des coups et des outrages, et presque toujours sans nourriture.

LES DÉPORTATIONS DE LILLE, vues par un témoin allemand. — Récit d'un combattant, publié par la « *Freiheit* » de Berlin : « Les déportations furent opérées systématiquement. On faisait savoir par des affiches que personne ne devait sortir des habitations avant une certaine heure du matin. Puis la police venait barrer les rues avec des mitrailleuses, tandis que d'autres policiers visitaient les maisons, ordonnant aux malheureux d'empaqueter des objets de première nécessité et de se rendre dans la rue.

« Des scènes déchirantes se déroulaient : les cris et les lamentations pouvaient être entendues de loin.

« De mon poste, je pouvais très bien observer dans quel état se trouvaient les pauvres victimes, avec un petit bagage sous le bras ou un sac sur le dos, prenant congé de leurs familles, pour suivre les soldats dans des contrées inconnues.

« A certains endroits on arrachait de force de pauvres hommes de leurs épouses et de leurs enfants, et maints poings se levaient menaçants contre les Allemands brutaux. Je pouvais à peine maîtriser mon indignation. J'aurais voulu pouvoir crier et je souhaitais la plus terrible sentence aux auteurs d'une telle détresse.

« Oui, c'était seulement des femmes et des jeunes filles qui étaient là, chassées et conduites à la gare du Sud, par des policiers armés de fusils.

« La haine et la fureur du peuple français, réduit en esclavage, sont compréhensibles, mais le peuple allemand est innocent, car il ne sut rien de ces agissements maudits. Il désire ardemment que tous les coupables soient bientôt condamnés, afin qu'on puisse de nouveau trouver la voie pour la vraie réconciliation de tous les hommes. »

Le témoin a écrit ces lignes le 29 août 1919, après avoir assisté aux déportations, en 1916, et après la signature du Traité de paix. Il est possible qu'il soit de bonne foi et que quelques douzaines de ses compatriotes partagent ses sentiments. Mais nous avons fourni les preuves que tous les Allemands étaient responsables de la guerre et des crimes commis par leurs armées.

La prise, comme otages, des habitants d'un territoire envahi, a été une mesure défendue par les lois internationales et contraire à la morale, considérée, par conséquent, comme illicite, au point de vue du droit. Il faut remonter à l'antiquité et au moyen âge, pour en retrouver l'usage

chez les nations belligérantes. Et encore, les autorités civiles et militaires ne *remettaient*-elles les otages qu'en garantie de leurs promesses ou d'un traité. Il est arrivé de nos jours qu'un ou deux officiers généraux restent au quartier ennemi jusqu'à complète exécution de ce qui a été stipulé dans un traité et, pouvant être considérés comme prisonniers de guerre, si les engagements pris ne sont pas remplis. « Tout ce qui outre-passerait cette mesure, a écrit BOUILLET, dans son dictionnaire encyclopédique, serait une injustice et une cruauté que flétrirait l'état actuel de la civilisation. »

Dans le *Dictionnaire* de LAROUSSE, il est dit que « l'usage des otages n'existe plus guère dans les États civilisés, qu'avec les nations barbares, pour assurer le respect de la foi jurée. »

Ce n'était donc pas pour l'exécution d'une convention ni contre la crainte de représailles, de la part des femmes, des enfants et des vieillards, que nos malheureux compatriotes ont été capturés, martyrisés, assassinés par les bandits allemands.

Dr Edm. DUPOUY.

Une apparition dans la tranchée

Les officiers du Bataillon achevaient leur frugal repas. Avec la détente consécutive à l'absorption du café brûlant, les conversations se liaient et, nouvel arrivé, je questionnais mes camarades sur leurs plus fortes sensations de guerre.

L'entretien ayant dévié sur les cas de combattants qui avaient pressenti et annoncé leur fin pour la journée, un jeune sous lieutenant me raconta ce qui lui était arrivé de « surnaturel ».

En parlant, il était encore ému bien que l'événement remontât à plus de 7 mois.

Il était, à cette époque, sergent et très lié avec un camarade de classe retrouvé au régiment.

Ensemble ils avaient été promus caporaux puis sergents : ensemble ils échappèrent aux terribles journées de Charleroi et de la Marne. Ils avaient réussi à être réunis dans la même compagnie et, plus que la camaraderie de combat, une véritable fraternité les unissait.

Ils se trouvaient en Champagne, dans cette craie amollie et gluante dont le souvenir évoque de si lugubres images.

Les nuits se passaient en héroïques excursions dans le « No man's

land » pour en ramener les corps des nôtres, tombés dans les assauts partiels et infructueux de la journée.

Maintes fois, ils s'étaient juré, jeunes cœurs généreux, que si l'un d'eux tombait, l'autre irait le chercher pour lui donner une sépulture digne et rapporter aux parents les chères reliques des martyrs de la Liberté.

Or, un soir que mon camarade essayait de dormir dans l'abri suintant d'eau laiteuse et que le bruit des éclatements n'arrivait qu'atténué, il fut tiré de sa torpeur d'animal fourbu par l'appel de son nom.

Dans la nuit épaisse de ce tombeau anticipé, il vit son camarade debout, pâle, sans casque, la tête ensanglantée.

Émotionné, sans voix, il regardait, lorsque le jeune sergent lui dit d'une voix forte mais attristée :

« Je viens te rappeler ta promesse, viens me chercher »

Ma première idée, dit mon camarade, fut que j'avais un cauchemar et celui seul qui a été déprimé par ces journées d'épouvantable enfer, peut comprendre pourquoi je me roulai simplement dans ma capote pour fuir cette funèbre vision et essayer de dormir dans la tempête incessante des canons rageurs.

Mais, sur l'autre paroi du mur apparut à nouveau le sergent.

D'une voix plus forte il répéta la terrible phrase.

Il y avait tant d'autorité dans l'accent que mon camarade monta dans la tranchée. C'était une hallucination de son pauvre cerveau, torturé par les journalières visions de sang et de mort, pensait-il. En contournant un pare-éclats, il heurta un soldat qui lui dit que la demi-section de son ami rentrait de patrouille et qu'il y avait eu « de la casse ». Le cœur bondissant, il se hâta dans la nuit de la tranchée fangeuse. Des blessés se faisaient le premier pansement dans l'abri du sergent.

Le sergent...? on l'avait entendu tomber, râlant et la terrible faucheuse, la mitrailleuse boche, ne leur avait pas laissé le temps de songer à ramener le malheureux.

Le vacarme s'apaisait, les claquements des mitrailleuses ralentissaient, les canons semblaient essoufflés, l'alerte était terminée, des deux côtés le tir cessait.

Le calme s'établit.

Lentement, collé au sol visqueux, rampant comme une bête informe, mon camarade se coula par la chicane du réseau barbelé et refit la route suivie par la patrouille. Il mit près d'une heure à parcourir les cinquante

mètres qui le séparaient du corps. Une fusée éclairante s'éleva, jetant sa lueur blafarde sur la désolation de ce sol crevassé.

Collé au cadavre, il attendit les longues secondes que dura la fusée puis, se glissant sous le corps, il le chargea sur le dos et rampa encore vers la tranchée.

Le sergent avait été tué d'une balle dans la tête.

Au retour, mon camarade apprit qu'un des derniers obus tombé d'aplomb sur son abri l'avait effondré pendant son absence...

Ce jeune homme n'était pas spirite et ignorait tout de notre doctrine, mais il *croyait ce qu'il avait vu* et, disait-il, « j'ai la certitude que les morts reviennent ; rien ne m'ôtera de l'idée qu'il est venu plus pour me sauver de l'obus que pour me rappeler ma promesse. »

Sachant qu'un illustre chercheur réunit les faits de cette nature, je priai mon camarade d'écrire la relation de cette saisissante apparition. Mais la vie de guerre ne permettait pas d'écrire beaucoup. Il partit, affecté aux chars d'assaut et j'appris qu'aux attaques de juillet 1918, il avait trouvé une mort glorieuse dans son tank atteint par un obus.

Cette fois aucune intervention ne le sauva.

Georges LAVAUR.

La Protection des Invisibles

Nous avons publié, dans notre numéro du mois d'août, sous ce titre : *Une apparition*, une lettre écrite à notre éminent et cher collaborateur, Léon DENIS, par M. Ferd. BUSSON, secrétaire de mairie au Khroub (Algérie). Dans une nouvelle lettre que nous avons sous les yeux et qui est également adressée à M. Léon DENIS, à propos de son dernier ouvrage *Le Monde Invisible et la guerre*, M. BUSSON parle de la protection efficace dont son fils a été l'objet, de la part de nos amis de l'espace, pendant toute la durée de l'épouvantable guerre qui vient de finir. Nous extrayons de cette lettre les passages suivants, qui montrent bien les dangers terribles auxquels a échappé le fils de M. BUSSON.

« Je suis en possession » — dit l'écrivain à M. Léon DENIS — « de votre dernier ouvrage : « *Le Monde Invisible et la Guerre* ». Je me le suis procuré le jour même où j'ai reçu la *Revue Spirite* l'annonçant. J'ai puisé trop de consolation dans la lecture de vos ouvrages pour ne pas lire tout ce qui vient de vous.

Je vais aujourd'hui vous parler de mon fils, vous citer sommairement quelques faits qui viendront corroborer ce que vous exposez si bien dans votre dernier ouvrage sur la puissance des Invisibles.

Ma première impression, à la déclaration de guerre, a été de la prostration. Je me suis senti cruellement atteint dans mon fils, venant à peine d'être appelé, faisant partie d'un bataillon de chasseurs alpins ; lequel, de par la mobilisation, devait se trouver face à l'ennemi dès le premier jour.

J'invoquai l'esprit de Jeanne d'ARC que j'estime être notre gloire militaire la plus belle et la plus pure, la priant de veiller sur mon fils, de l'envelopper de ses fluides protecteurs dans les dangers qu'il allait affronter ; de lui donner l'énergie de faire vaillamment son devoir et de me le ramener sain et *sauf*.

Ma prière achevée, je me sentis réconforté, plein d'espoir, malgré que je comprisse bien la gravité des événements qui allaient se dérouler.

Nature timide, d'une extrême modestie qui laisse son mérite incompris, mon fils m'écrivait des lettres débordantes de patriotisme, obtenait des citations magnifiques, s'excusant en me les envoyant de trop me parler de lui, m'affirmant qu'il ne faisait que son devoir, mais qu'appartenant à une arme d'élite, il ne pouvait pas se laisser dépasser par ses camarades.

Il a, pendant cette guerre, appartenu successivement à six bataillons de chasseurs alpins. Il a pris part à toutes les actions dans lesquelles ils ont été engagés.

Au début, faisant partie d'une brigade volante, il fallait faire face à un front considérable ; transporté en auto pendant la nuit, dormant peu, se battant le jour, on n'avait parfois pas le temps de manger.

Il a eu, aux Éparges, sa chaîne de montre brisée par une balle, et ses vêtements hachés sans qu'il eût reçu une égratignure.

En juillet 1915, il eut l'ongle du pied droit arraché par un éclat d'obus qui tua deux hommes à côté de lui.

Il refusa de se laisser évacuer.

Pendant l'hiver de 1915, à l'Hartmanswillerkopf, après une journée durement remplie, il était à souper avec six sous-officiers, dans un abri souterrain. Il sort une minute. A ce moment précis, un obus tombe sur l'abri et tue tous les occupants.

Au Chemin des Dames, il a son fusil brisé entre ses mains, et son béret enlevé par une balle en allant, sous un feu meurtrier de mitrailleuses, relever un lieutenant tombé les yeux brûlés par les liquides enflammés.

Quatre fois il a été enterré par des obus de gros calibres.

A la Malmaison, il revenait d'une attaque avec sept hommes, tout ce

qui restait de sa section, ramenant avec eux onze prisonniers. Un obus tombe au milieu de la petite troupe, tuant tout le monde, et laissant mon fils seul vivant, enterré jusque sous les bras. Après un temps assez long, ayant voulu toucher ses jambes, et ne les trouvant pas, il eut la sensation qu'il était coupé en deux.

A la première attaque de Craonne, il était avec un sergent et une douzaine d'hommes, dans un trou d'obus, attendant de partir pour une attaque à la baïonnette. Un 240 les enterra tous. Il resta de huit heures du matin à onze heures du soir, heure à laquelle ils purent être découverts par des infirmiers. Il ne restait de vivants que son sergent et lui.

A la deuxième attaque de Craonne, tous les officiers étant mis hors de combat, il prit, sous un feu meurtrier, le commandement de sa compagnie, réduite à l'état squelettique, l'entraînant à l'assaut contre un ennemi supérieur en nombre. Il ne mettait jamais son casque qu'il trouvait lourd ; cette fois, sans aucune raison, il le mit ; un éclat d'obus le frappe à la tête et le renversa. Sans son casque il aurait été tué.

En janvier 1918, je lui envoyai un agenda de poche. Pourquoi? je n'en sais rien. Je ne lui en avais jamais envoyé.

Il l'avait reçu depuis une semaine, lorsque, dans une attaque, en sautant dans une tranchée, un boche lui lance une grenade qui éclata à ses pieds. Un petit éclat lui ouvre la paume de la main gauche, tandis qu'un éclat plus gros le frappe en plein corps et s'amortit sur l'agenda sans lequel il eut été tué.

Pendant plus d'un an, il fut, sur sa demande, éclaireur d'avant-garde. Que de fois, pendant cette période, il échappa comme miraculeusement à la mort !

Mais je n'en finirais plus s'il me fallait tout citer et ma lettre est déjà trop longue.

Les matérialistes parleront de hasard. Une fois, deux fois, trois fois, le hasard peut arranger bien des choses ; mais il ne peut pas continuer, d'une façon aussi évidemment intelligente, pendant aussi longtemps.

L'invulnérabilité de mon fils paraissait telle, les hommes avaient en lui une telle confiance, que tous auraient voulu faire partie de sa section, et qu'avant de partir pour une attaque tous voulaient le toucher comme un fétiche. Lui, n'a jamais désespéré un instant. Il ne cessait de me dire qu'il se sentait soutenu par une force morale qu'il ne se connaissait pas et qu'il savait que ce n'était pas dans cette guerre qu'il trouverait la mort.

Ma prière a été exaucée. Parti simple soldat, mon fils me revient sain et sauf et sous-lieutenant, ayant pris part aux actions les plus périlleuses. C'est à vous, c'est à la réconfortante lecture de vos ouvrages que je dois cette consolation, car, en m'initiant à la croyance spirite, vous m'avez

appris à connaître la puissance de la prière, ce dont je vous remercie infiniment.

Veuillez agréer, Monsieur et cher Maître, l'assurance de mes sentiments respectueux,

Ferd. BUSSON.

Une lueur dans la Nuit (1)

Mme de B... a publié sous ce titre une suite de communications qui lui ont été dictées par son Esprit familier. Ces « pages de l'au-delà » forment un joli volume que tous les spirites devraient lire. Nous nous faisons un plaisir de le leur recommander. Ils y trouveront, en un style d'une merveilleuse élégance, les plus pures et les plus hautes manifestations de la pensée ; toutes les perfections de la forme jointes à une admirable beauté du fond.

L'Esprit nous explique tout de suite le désir qui l'entraîne, le besoin qui le fait agir. Il nous voit, pauvres mortels, marcher dans la vie *sans savoir*... égarés dans la plaine aride, comme les nomades Bédouins dans les sables du morne Sahara. Perdus dans le désert de la vie, nos yeux scrutent l'horizon pour y trouver un indice quelconque, mais l'horizon reste muet.

Les Bédouins, eux, interrogent le Ciel, et, plus heureux que nous, y découvrent une étoile qui viendra les guider dans leur course lointaine. « Grain d'or, luciole de l'espace, l'Etoile polaire leur montre le chemin... »

Et l'Esprit qui vient nous visiter voudrait, pour nous, remplacer cette étoile. « O — dit-il, s'adressant à elle — combien je voudrais que chaque âme inspirée puisse te ressembler ! O combien je voudrais qu'une sœur de la terre montre aux humains le chemin hasardeux de la vie ! Combien je donnerais pour qu'une autre polaire leur montre la route des cieux !... Mais je ne suis qu'une ombre, ayant pour tout pouvoir la main d'un médium et pour seule arme... de la prose !

En écrivant ce livre — poursuit-il — je ne me pose pas en savant théologien ou en grand philosophe. Je viens tout simplement — *et sans prétention littéraire* — causer sur l'au-delà ; je viens faire entrevoir aux âmes de la terre un coin caché du Ciel.

Mortels, si vous aimez, vous comprendrez ce livre ; si vous pleurez,

(1) P. Leymarie, éditeur, 42, rue Saint-Jacques, Paris. — 1 vol. 3 francs.

vos pleurs feront place à l'espoir ; si vous souffrez, vos maux paraîtront moins cuisants. »

On reconnaît bien la supériorité de cet Esprit à sa modestie. Sa prose — dont il fait si peu de cas — se déroule tout au long du volume en une harmonie délicieuse et des cadences qui permettent de croire qu'il saurait, au besoin, s'exprimer aussi bien en vers.

Mais d'ailleurs, des vers ! on en découvre à tout instant qui sont venus se placer tout naturellement dans cette belle prose et qui, sans la moindre retouche, pourraient figurer dans les meilleures poésies !

Nous allons en souligner quelques-uns.

Ecoutons l'Esprit :

« L'amour est le rayonnement de l'âme ; c'est le don de Dieu même qu'en retour nous lui offrons. C'est tour à tour le bonheur, la souffrance ; c'est tour à tour la joie et plus souvent la plainte. C'est le sourire, c'est la peine. L'amour est l'extase divine entrevue sur la terre ; lui seul est le but de la vie, parfois mirage étincelant vers lequel l'âme court, mirage prometteur de l'oasis lointaine, qui entraîne le mortel au gouffre de la mort !

Qu'il soit heureux ou triste, l'amour est magnifique...

L'Amour nous ennoblit ; il nous ouvre les cieux.

Plus loin, à cette question :

« Ame, ma sœur, souffle léger plus pur que l'air, pourquoi venir assister les humains? Pourquoi revivre encore les peines d'ici-bas? »

L'Esprit répond :

Je viens mêler mes pleurs aux déchirants sanglots.

Parlant de l'âme au sujet de la réincarnation, l'Esprit dicte encore :

Son oubli du passé lui vaut le ciel deux fois.

Car, explique-t-il, si elle connaissait ses précédentes vies, ses vertus ne seraient qu'un prêt rendu à Dieu, ses sanglots se seraient qu'une lamentation.

La source de nos maux étant pour nous cachée,
Nous donnons pour donner, non pour nous affranchir.

Ailleurs, le poète, qui perce toujours sous le prosateur, sertit ces deux vers superbes :

Le doute est le tribut que tu dois à la vie ;
Il tenaille ton âme. A toi de le chasser.

Que de citations nous aurions à faire encore ! Malheureusement, la place nous manque pour les prolonger. Nous renvoyons nos lecteurs à ce beau livre qui mérite toute leur attention et qu'ils voudront certainement posséder. LAUSER.

REVUE ÉTRANGÈRE

UNE ENIGME PSYCHOLOGIQUE

Le cas du Lieutenant-Colonel Rutherford

Ce cas étrange est étudié dans *Light* du 26 avril 1919. Le jury a rendu un verdict conforme aux conclusions des médecins, d'après lesquelles le colonel n'était pas dans son état normal au moment de commettre le meurtre qui, manifestement, n'a été ni prémédité, ni provoqué par un mouvement passionnel irréfléchi.

Le diagnostic du Dr HYSLOP est significatif et permet à ceux qui possèdent quelque connaissance des phénomènes spirites et occultes, d'entrevoir la genèse du crime. Il est, par exemple, très intéressant de noter que RUTHERFORD avait eu, au mois de décembre de l'année dernière, en France, un rêve d'une extrême netteté, dans lequel il s'était vu tuant le major SETON ; il s'était réveillé dans un état d'angoisse inexprimable. Il avait chassé loin de lui ce souvenir avec horreur. Pourtant, il ne pouvait s'empêcher d'y revenir de temps à autre.

Interrogé sur le point de savoir ce que lui avait fait le major SETON, l'accusé répond qu'il exerçait une pernicieuse influence sur ses enfants.

Il déclare qu'il est très heureux d'avoir accompli cet acte que rien ne justifie ; qu'il dort bien maintenant, qu'il a augmenté de poids, qu'il a retrouvé la tranquillité dont il ne jouissait plus depuis des mois et des mois. Le juge lui-même fait ressortir la placidité remarquable dont le prévenu ne s'est pas départi depuis la perpétration du meurtre, à l'inverse de la plupart des criminels, qui perdent de plus en plus leur assurance, à mesure qu'ils se rendent compte de la gravité de leur faute et des responsabilités encourues.

Si l'on tient compte surtout de cette attitude du colonel, on arrive à la conclusion que ce malheureux a dû être possédé par une entité malveillante, qui s'était emparée de sa volonté et qui, pour une raison inconnue, l'a poussé ou plutôt l'a forcé à tuer son ami. Car aucun des mobiles qui, d'ordinaire, expliquent une action de ce genre, ne saurait être invoqué

dans la circonstance : ni vol, ni jalousie, ni vengeance ; tous les témoins affirment que les deux hommes ne se sont pas disputés.

L'obsession et la possession par des esprits malins, ajoute le *Light*, sont des faits connus depuis longtemps ; les Écritures en fournissent maints exemples. Aujourd'hui, bien que des recherches systématiques aient été faites au sujet de ces phénomènes, qui sont familiers aux spirites, la Faculté de Médecine les ignore évidemment ; la loi pénale ne les considère pas comme une circonstance atténuante, de sorte que le lieutenant-colonel RUTHERFORD est condamné à l'internement, dans un asile d'aliénés, jusqu'à ce qu'il plaise à Sa Majesté de statuer sur son sort.

Un intéressant épisode de la reddition de la flotte allemande

Tout le monde, en Angleterre, a sans doute entendu parler du mystérieux « tambour de Drake ». La plus récente manifestation du phénomène, que rapporte *Light* du 17 mai 1919, d'après un compte-rendu basé sur les déclarations d'officiers et de marins qui s'y trouvaient présents, a eu lieu lors de la reddition de la flotte allemande, au mois de novembre 1918. Sur le « *Royal Oak* », étaient réunis l'amiral GRANT, le capitaine MACCLACHLAN et un groupe d'autres officiers. Au moment précis où les navires ennemis apparurent au milieu du brouillard, on put entendre distinctement à bord, les roulements d'un tambour. Les officiers s'en étonnèrent, d'autant plus que le « Royal Oak » avait pris ses dispositions de combat et que chaque homme était à son poste. On fit une inspection dans toutes les parties du navire, tandis que le tambour continuait à battre, et les marins furent unanimes à déclarer qu'ils avaient entendu le « tambour de Drake » : l'esprit du grand navigateur avait tenu à manifester, à l'heure du triomphe maritime de la Grande-Bretagne.

Un souvenir de Sir William Crookes

Il y a de cela 20 ans environ, la revue *Light* pria les professeurs BARRETT, LODGE et CROOKES, de donner une définition, claire et concise, de la « matière ». Les réponses furent publiées le 23 janvier 1897. BARRETT définit la matière « ce qui occupe l'espace, sert de véhicule à l'énergie et a comme attribut commun l'inertie ». Pour LODGE, c'était « ce qui résiste à la force (ou, ce qui revient au même, ce qui permet à la force de s'exercer). » Mais CROOKES, dont on devait cependant attendre qu'il sût mieux que personne ce qu'est la matière, se déclara complètement incapable d'en donner une définition ; car, dit-il, « je ne suis pas du tout certain que cela existe ».

A l'Académie

M. L. Chevreuil, dont nos lecteurs ont pu apprécier les très intéressants articles publiés dans notre journal et qui, depuis, est devenu Vice-Président de l'*Union Spirite Française*, vient d'obtenir, à l'Académie, le prix Fanny Emdem, pour son livre *On ne meurt pas*.

Nous avons dit ce que nous pensions de ce bel ouvrage au moment de son apparition, et nous signalions le succès qu'il obtenait déjà. S'élevant contre la conviction irraisonnée de ceux qui croient que la survie de l'âme humaine est une absurdité condamnée par la science, l'auteur affirme énergiquement que *nous ne mourrons pas*. « Voilà — dit-il — la certitude que nous pouvons acquérir par la voie de l'observation appliquée aux faits qui nous sont accessibles. Le *savoir* peut remplacer la foi. Il existe aujourd'hui tout un ordre de faits acquis à l'observation et qui prouvent définitivement que l'âme existe par elle-même, qu'elle préexiste à la formation du corps et qu'elle survit à la destruction de son enveloppe... »

Nous connaissons tous, nous spirites, les bienfaits de notre réconfortante doctrine. Nous savons que, par elle, l'humanité doit se régénérer dans la lumière et la fraternité. En écrivant *On ne meurt pas*, M. Chevreuil a donc fait œuvre éminemment utile et nous pouvons réunir dans les mêmes félicitations l'auteur de ce beau livre et l'Académie qui l'a couronné.

K.

Conférences

Une conférence sera faite par M. G. Delanne, Président de l'*Union Spirite Française*, le 23 novembre, dans la salle des Agriculteurs, 8, rue d'Athènes.

Sujet traité : *Le lendemain de la mort.*

Cette conférence sera la première d'une série que se propose de donner l'*Union Spirite Française*, dans le courant de l'hiver prochain.

Dans le cas où M. Delanne, un peu souffrant en ce moment, se trouverait empêché, un autre conférencier, M. Gaillard, le remplacerait.

AVIS

Pour faciliter notre tâche, nous prions nos abonnés de vouloir bien nous faire parvenir, en un mandat-poste à l'adresse de M. P. Leymarie, 42, rue Saint-Jacques à Paris, notre gérant, le montant de leur abonnement pour l'année 1920.

Nous comptons aussi sur eux pour répandre nos idées le plus possible et faire connaître notre publication qui, fondée il y a 62 ans par notre vénéré Maître Allan Kardec a, malgré les heures sombres que nous avons traversées, continué de paraître en surmontant les plus grandes difficultés. L'action, en ce sens, de nos frères en croyance, nous sera un réconfort précieux, et aidera puissamment au triomphe de la doctrine pour laquelle la *Revue Spirite* ne cessera jamais de lutter.

De notre côté, dans l'intérêt de la propagande, nous n'avons pas voulu augmenter le prix de nos abonnements, et cela, quoique le prix de revient de notre publication ait plus que doublé. C'est pour nous un grand sacrifice pécuniaire. Nous serons donc reconnaissants à nos frères en croyance de nous aider en nous amenant de nouveaux abonnés parmi leurs amis ou connaissances; notre perte ne peut être atténuée que par un tirage élevé, les frais d'impression étant les mêmes pour un petit ou un grand tirage.

En écoutant notre appel, ils feront œuvre utile pour la cause. D'avance nous les remercions de leur fraternel concours.

INSTITUT MÉTAPSYCHIQUE

L'INSTITUT MÉTAPSYCHIQUE INTERNATIONAL, 89, Avenue Niel, à Paris, fondation Jean MEYER, reconnu d'utilité publique, reçoit dès maintenant tous dons et legs que les personnes qui s'intéressent à cette belle œuvre voudront bien lui faire.

S'adresser pour tous renseignements au directeur de l'Institut.

L'Éditeur-Gérant : PAUL LEYMARIE.

PARIS. — IMP. DUBREUIL, FRÈREBEAU ET Cie, 18, RUE CLAUZEL.